

Un ex enfant soldat témoigne : interview par Patrick Poivre d'Arvor, en Colombie

Lors de sa mission en Colombie de janvier 2010, notre ambassadeur a pu s'entretenir avec Santiago, un ancien enfant soldat, devenu travailleur social, qui a publié un livre, « Nacido para triunfar », pour raconter son histoire.

Première question, comment veux-tu que je t'appelle ?

Santiago.

Tu as quel âge aujourd'hui ?

21 ans.

Tu es en train d'étudier ?

Oui, monsieur.

Qu'est-ce que tu voudrais faire plus tard ?

Je crois que mon truc, c'est de travailler ici, en Colombie, comme assistant social et dans des organisations où je pourrais tirer profit de mon expérience.

Dans l'idéal, quand tu auras trente ans par exemple, qu'est-ce que tu aimerais être ?

J'ai toujours eu un rêve. J'espère qu'à trente ans j'aurais encore ce rêve de parler au nom des victimes, pour ceux qui ne peuvent pas le faire. Et pour cela j'ai besoin tout d'abord d'être professionnel à trente ans et j'ai besoin de rejoindre une organisation comme celle où je travaille maintenant ou une autre, je ne sais pas encore.

Et quand tu dis : « parler au nom des victimes », tu parles de quelles victimes ?

En fait, j'ai un concept de « victime » assez large : ce ne sont pas uniquement les personnes démobilisées, mais celles qui se trouvent dans la zone de conflit. Ici dans la ville, on ne voit pas ce qui se passe en réalité. Et si vous allez à la campagne, dans la zone rouge, où il y a les groupes armés, c'est là-bas que se trouvent les victimes. Donc je veux être leur voix. La voix de ces personnes qui ne seront jamais entendues ici. Ces gens qui sont sous la pression des groupes armés.

Est-ce que tu peux me traduire ce qui est écrit sur ton t-shirt ?

« Jeunes non violents, pour la transformation du conflit »

Est-ce qu'il y a des gens qui t'arrêtent dans la rue quand ils voient ce t-shirt et qui te disent « je suis d'accord » ?

On me regarde, mais on ne me pose jamais de questions. Ici en Colombie, je ne sais pas ce qui se passe mais quand il s'agit du conflit les gens se sentent gênés ou ils préfèrent ne rien demander.

Alors toi, est-ce que tu te méfies ? Tu ne dis jamais ce que tu as fait dans le passé : tu es prudent ?

Oui, c'est assez compliqué. Dans mon université, personne ne sait qui je suis. Ils savent que je suis quelqu'un qui habite tout seul et qui travaille, qui étudie. Dans mon travail, bien évidemment ils savent. Mais en général les gens savent très peu. J'ai eu pas mal de problèmes de sécurité ici à Bogotá, donc je dois être vigilant, prendre soin de moi, ne pas sortir avec des inconnus, même avec ceux qui se prennent pour mes amis. Mon espace est limité au parcours entre chez moi, l'université et le travail, il le faut pour des raisons de sécurité.

Donc il y a très peu des gens qui savent que tu as écrit un livre ?

Oui : très peu. C'est-à-dire qu'en fait, il y en a beaucoup, mais ils ne me connaissent pas.

Donc tu n'as pas été menacé après la publication de ton livre ?

Si, j'ai eu des problèmes de sécurité, j'ai failli être assassiné. Non pas à cause du livre, mais justement parce qu'on me connaît. Quand je suis retourné après 5 ans, dans ma région, croyant que rien ne m'arriverait, j'ai eu des problèmes mais pas à cause du livre : juste à cause de mon passé.

Alors, reprenons les choses au début. A quel âge t'es-tu engagé dans les FARC ?

À 12 ans.

Ils sont venus te voir ou tu es allé les voir ?

Je me suis engagé de mon propre chef. Ils ne voulaient pas me recevoir, j'étais trop petit. Mais ils m'ont accepté quand même. Ils m'ont dit que c'était difficile, que j'aurais à faire beaucoup de choses, et je les ai acceptées. A 12 ans, je ne réfléchissais pas beaucoup.

Pourquoi est-ce que tu as fait ce geste d'aller les voir ? Ta vie ne te convenait pas ?

Je n'ai pratiquement pas de famille, j'ai toujours été tout seul. Mes parents sont décédés il y a longtemps, donc je suis resté seul. À 8 ans je travaillais déjà dans des fermes de coca, donc à 12 ans j'en avais déjà marre, n'importe qui pouvait me taper et me forcer à faire des choses parce que j'étais seul, donc j'en avais marre de travailler et de vivre cette vie... tout seul.

Tu as été battu quand tu étais jeune ?

Presque toujours.

Par des oncles ou des gens de ta famille ?

Moi, depuis que j'ai 8 ans, je n'ai jamais eu de maison. Même quand j'avais entre 5 et 8 ans, n'importe qui pouvait s'occuper de moi et m'élever, et rien ne se passait parce que je n'avais pas de famille. Alors, quand j'ai commencé à travailler, à 8 ans, je travaillais aux côtés de gens beaucoup plus âgés que moi, et si je ne faisais pas ce qu'ils voulaient que je fasse, ils me tapaient, parce que les gens sont comme ça.

Et tu as subi des violences sexuelles ?

Cette partie reste privée.

Donc tu décides de quitter cette vie, qui est une vie malheureuse, pour une vie d'espoir.

Ce dont j'avais besoin, c'était de protection, et c'est ce que la guérilla m'offrait. En plus, ils se traitaient comme des frères, des camarades et c'est ce qui me donnait le sentiment de protection.

Quand tu es arrivé dans les FARC, tu n'avais que 12 ans. Est-ce qu'ils t'ont confié tout de suite une arme ou est-ce que c'est arrivé plus tard ?

Les 4 premiers mois, on vous prête une arme et la plupart des armes sont des armes courtes, un pistolet pour faire la garde. Si on vous sort dans une zone peuplée, on vous prête une arme. Après le 4ème mois, on vous prête un fusil, parce que vous avez déjà fait l'entraînement. La guérilla colombienne est connue pour manipuler des AK-47, un fusil de longue portée, mais les armes sont assez variées, des armes piquées à l'armée, etc. Dans une compagnie de 200 hommes, il y a 3 mitraillettes et différentes armes d'artillerie lourde.

Et tu as souvent utilisé ces armes ?

J'ai aidé à transporter différentes armes, mais la plupart du temps j'avais un AK-47

Est-ce que tu as tué avec ces armes ?

Evidemment.

Plusieurs fois ?

Oui, suffisamment.

Et quand tu as tué la première personne, est-ce que tu as eu un doute après, ou un vertige ?

Oui, c'est assez dur les premiers jours, c'est quelque chose dont on n'a pas l'habitude, et on ne peut pas croire avoir fait ces choses. On ne peut pas dormir.

Est-ce qu'aujourd'hui encore tu as des cauchemars sur ces jours-là ?

Oui.

Aujourd'hui encore, longtemps après ?

Oui. Même cette nuit, j'ai eu des cauchemars. Je rêve que je combats ou que je suis en train de tuer, je ne peux pas me réveiller, et je crie.

Tu es resté combien de temps avec les FARC ?

3 ans.

Donc, quand tu décides de partir, tu as 15 ans.

Oui : je les ai eus une semaine après être parti.

Quelle est la raison pour laquelle tu as choisi de partir ?

Il y avait plusieurs raisons. La première c'était que je tenais à une fille, civile, ma première copine. À ce moment-là, je ne pensais pas beaucoup mais je souhaitais la voir et rester avec elle. Je ne savais pas qu'en partant, j'allais être recherché partout : j'ai finalement dû la laisser à la campagne

À ce moment-là, tu as à peine 15 ans, et tu sais que si tu pars il y a des risques pour toi de représailles et de vengeances.

Ce que je craignais le plus, c'était qu'on tue ma copine et une sœur qui n'habitait pas loin. Même quand je me suis rendu (à l'armée), le père de ma copine a été tué parce qu'il m'avait aidé, il m'avait donné de l'argent et des vêtements. Mais je m'étais déjà rendu à l'armée et je ne pouvais plus rien faire. Donc je ne pouvais plus aller me rendre (aux FARC) pour qu'on me tue et qu'on ne tue plus personne d'autre. On ne m'a pas laissé sortir, j'étais déjà enfermé.

Comment tu as fait, concrètement, pour t'échapper, pour t'enfuir, et pour aller te rendre à l'armée ?

Ça a été très difficile. Je ne réfléchissais pas beaucoup, je ne mesurais pas les conséquences, et je me suis enfui d'un des plus grands campements de la guérilla, au milieu de la jungle. J'ai mis 3 jours à traverser la forêt, et, après avoir trouvé des maisons, j'ai marché 3 jours de plus (c'était encore la campagne). Je suis resté 2 jours dans la ville où j'ai fini par arriver, et, même là, je ressentais la pression. Je me suis rendu à l'un des bataillons de l'armée, dans le département du Huila.

Quand tu étais à la guérilla tu avais un uniforme ?

Oui.

Et quand tu t'es enfui, tu es parti avec l'uniforme ?

Oui. En fait, je n'ai jamais voulu parler de ce sujet parce que, quand j'avais 16 ans, j'avais l'espoir de retrouver les armes. Je me suis enfui avec 250 balles, 2 grenades, la veste et le fusil. Cinq ans après, j'ai voulu retourner là où j'avais enterré le fusil, mais je n'ai pas pu parce que c'était encore une zone dangereuse.

Tu te souviens encore de l'endroit où tu l'as enterré ?

Je pense. Je ne sais pas, je ne suis jamais arrivé à cet endroit.

Est-ce que tu as été tenté de t'engager dans l'armée régulière colombienne ?

J'ai éprouvé, plusieurs fois, le besoin de les rejoindre... Ces derniers jours, ça ne m'est plus arrivé, mais l'année dernière c'était courant... Je n'avais pas d'argent, pas de travail. Tous mes camarades, la plupart démobilisés, vendent des armes, même s'ils ne font plus partie des groupes armés. Ils ont des activités illégales. Alors on est tenté : on se dit qu'il faut chercher de l'argent pour survivre, de la manière la plus simple. Mais je me suis servi de mes expériences pour réfléchir, j'ai finalement essayé d'éviter de retourner au conflit. Moi qui l'ai vécu, je sais qu'il a de très graves conséquences.

Et aujourd'hui tu détestes la violence ?

Je dirais, plutôt que je « hais » les commandants armés qui font la violence. Ce sont eux que je hais le plus. Ça me fait mal, les attaques violentes me font mal. Par exemple, aujourd'hui, au journal, ils ont dit qu'on avait attaqué mon ancien groupe des FARC, on en a tué plusieurs, on en a arrêté cinq autres, le commandant du front auquel j'appartenais a été tué. Et je me suis dit que c'était bien, parce qu'on avait touché le commandant : c'était lui qui gérait. Mais ça me fait mal, parce que moi aussi j'ai été un guérillero, et ces personnes qui sont là-bas sous la contrainte ne méritent pas de mourir. Donc c'est compliqué.

Je suppose que, si tu es agressé dans la rue aujourd'hui, tu sais très bien te débrouiller, te défendre.

Oui.

Combien d'enfants de ton âge, ou un peu plus âgés, sont rentrés dans la guérilla ?

Je suis resté juste dans un front, j'ai entretenu des rapports avec d'autres fronts de la guérilla, et surtout, pendant les trois ans, je suis resté avec une seule compagnie, une de plus nombreuses du front, comprenant 250 hommes et femmes, dont 30 étaient des mineurs, généralement de 17 ans. À mes yeux, moi qui étais un de plus jeunes du groupe, ils étaient tous pratiquement des majeurs, parce que je ne savais pas faire la différence.

Et il y avait combien de filles ?

C'était assez équilibré, au moins parmi les enfants : la moitié étaient des filles. Rares étaient les campements avec plus de garçons que de filles. Le recrutement était égal

Les filles utilisaient des armes aussi ?

Evidemment.

Elles servaient à quoi d'autre ?

Dans la guérilla, une fois que vous l'intégrez, tout le monde fait tout. Même le commandant, le leader de la compagnie, s'il faut porter 3 arrobas de nourriture, tout le monde le fait sans prendre en compte l'âge. À 12, 13 ou 40 ans, tout le monde porte le même poids.

Est-ce qu'elles tombaient amoureuses de leur commandant ou d'autres guérilleros ?

Oui, il existe des « associations », c'est-à-dire, que si je tiens à une guérillera, je parle avec elle et on demande la permission du commandant pour nous « associer ». La permission sert surtout à entretenir des relations sexuelles. Mais quand le couple devient très proche, un des deux est renvoyé dans un campement, en gros ils sont séparés pour qu'ils ne tombent pas amoureux.

On ne va pas dire d'où tu viens, mais est-ce que tu es retourné dans cet endroit ?

Oui. Au fur et à mesure que le temps passait, je m'ennuyais et j'étais très seul, ici, dans des villes qui n'étaient pas la mienne. Après cinq années, j'ai décidé de retourner d'où je venais. Je pensais que les groupes armés ne pouvaient pas m'enlever le droit de retourner chez moi. Quand j'y suis allé, une semaine après, presque tout le monde m'avait reconnu. Comme j'ai fait de très mauvaises choses, on savait bien qui j'étais, et c'est ça qui m'a mis en danger par rapport aux groupes armés : je suis arrivé avec un autre visage, les gens m'ont regardé comme si j'étais encore quelqu'un de dangereux ou un guérillero.

Et tu as été menacé par les FARC quand tu es revenu ?

Pas menacé, parce qu'à ce moment-là si les FARC me trouvaient elles me tuaient directement. Mais je sentais la pression. J'ai un cousin qui est paramilitaire dans la zone où je suis allé et grâce à lui j'ai pu survivre un peu de temps. Je ne vais pas parler de ce qui s'est passé là-bas, mais j'ai failli être assassiné.

Tu avais un cousin paramilitaire, toi tu étais dans les FARC ? Peut-être qu'un jour le hasard aurait pu vous faire vous rencontrer...

Non, parce que maintenant les paramilitaires opèrent plutôt dans les villes, ils sont comme des miliciens, ce sont des gens qui ne vont pas aux combats. Moi, j'ai été entraîné pour combattre.

Et si un jour les FARC t'avaient demandé de tuer ce cousin ou quelqu'un que tu connaissais de ton village, est-ce que tu l'aurais fait ?

Oui. Parce que c'est la règle. Quelques mois après avoir intégré la guérilla, j'ai su que si je devais tuer ma sœur, je devrais le faire, et c'était vrai pour n'importe qui d'autre. On se battait pour une cause. Et j'étais complètement convaincu par cette cause jusqu'à ce que je tombe amoureux.

Aujourd'hui tu remercies cette jeune fille dont tu es tombé amoureux ? Ça a été la providence, d'une certaine façon ?

Oui. J'aurais voulu rentrer pour la saluer. Aujourd'hui, elle a son mari et deux enfants. En Colombie, il y a des zones rouges où l'on peut rentrer et d'autres où l'on peut tomber sur les paramilitaires et la guérilla. Elle habite dans un endroit très compliqué, où je ne peux pas rentrer. Elle habite vers le Nariño (sud), un département où j'ai opéré, c'est compliqué.

Qu'est-ce qui est inscrit sur ton bras ?

En fait, j'ai beaucoup de tatouages : sur le torse, sur le bras. Quand j'étais plus jeune, quand je consommais de la marihuana, j'aimais bien me faire des marques avec des aiguilles. Quand je suis sorti de la guérilla j'avais ces tatouages.

Est-ce que ton rêve le plus grand serait que tout s'arrête, qu'il n'y ait plus de guerre civile en Colombie ?

C'est quelque chose d'impossible. J'y ai réfléchi. S'il existe un jour un bon gouvernement, les gens ne se rebelleront plus. Mais tant qu'il existe la corruption, le narcotrafic, les liens des politiques et des FARC (le commandant même me disait : « Nous avons des gens dans la politique et partout »). Ça ne changera pas. C'est une guerre qui ne va jamais finir. Mais mon rêve le plus grand, comme je l'ai dit, c'est d'abord d'être un professionnel pour sauver, peut-être pas tous mais quelques uns des enfants qui rejoignent la guérilla.

Est-ce que tu utilises ton droit de vote ? Tu as déjà voté ?

Oui, j'ai déjà voté deux fois. Et cela aussi me donne le sentiment de faire partie de la société, d'être civil.

Est-ce que tu as l'impression, en témoignant comme tu le fais dans ce livre ou maintenant, de faire un acte civique, ou bien est-ce pour soulager ta conscience ?

Au début, j'ai écrit pour m'en sortir, et au contraire de « Nacido para triunfar », j'ai raconté des choses négatives. Dans « Nacido para triunfar » (Né pour triompher), je raconte le positif, mais j'avais commencé par écrire ce qui était négatif.

C'était quoi, le titre négatif ?

Non, je n'avais pas mis de titre, j'avais juste des pages, et c'était quelque chose de très personnel, personne ne le lisait. Mais quand j'ai parlé pour la première fois à l'Unicef, lorsqu'ils m'ont dit qu'ils voulaient publier un livre avec mon histoire, on a commencé à changer la forme, donc, dans le livre je raconte ce que j'ai fait à l'église, comment j'ai vécu le programme de réinsertion. J'ai donné des raisons d'y croire à ceux de mes camarades qui viennent après moi. Mais je ne croyais pas que ce livre pourrait être lu au-delà de mon milieu.

Quand tu dis « Né pour triompher », tu parles de toi ? Tu es né pour triompher ?

C'est très personnel. J'ai compté les fois où je m'en suis sorti, les occasions où j'ai été proche de la mort et qu'on ne m'a pas tué. Ça me fait penser que je suis né pour de grandes choses, que je suis né pour triompher.

Est-ce que tu es un miraculé, sauvé grâce à un miracle ?

Oui. J'ai dit que j'ai été toujours seul, mais ma conscience me dit que non. Même sans une famille, il y a des gens qui m'aiment.

Tu penses que c'est Dieu, le destin ? Ou bien c'est ta force personnelle ?

Il y a quelque temps, j'ai cru que c'était vraiment Dieu. Quand j'étais en train de m'enfuir de la guérilla, trois jours après, j'étais perdu et je n'avais rien à manger, je ne pouvais même pas déterrer mon fusil, je n'avais plus de force pour continuer. Et j'ai dit : « Dieu, si tu existes vraiment, sors-moi d'ici ! » : je ne sais pas où j'ai puisé mes forces, mais au bout d'un quart d'heure de marche j'ai trouvé un chemin qui m'a conduit jusqu'à quelqu'un à qui j'ai pu demander de la nourriture. J'étais vraiment en train de mourir. Et là j'ai commencé à croire que Dieu existait.

Merci beaucoup pour ce témoignage... Ce n'était pas trop difficile ?

Maintenant ça me fait moins mal de parler de ma vie. Quelquefois, je pense que je n'ai pas une vie normale : une personne normale ne fait pas de cauchemars, j'ai du mal à contrôler mon stress. Mais comparé à mes camarades qui viennent de sortir, je trouve que j'ai pas mal avancé.

Et tu as été bien aidé par l'Unicef ?

En fait, il y a deux organisations que j'aime beaucoup dans le pays : 1 la Croix-Rouge et 2 l'Unicef.

On va tout faire pour que ton livre soit traduit en français et pour que les Français connaissent ton témoignage. Au début, tu parlais de la cause des FARC, donc tu a cru que tu défendais la liberté de ton peuple, une cause noble, et tu t'es rendu compte qu'il y avait derrière tout un trafic de drogue... Qu'est que tu en penses aujourd'hui ?

À ce moment-là, je ne comprenais pas beaucoup. Je savais que je me battais pour aider mon peuple et ceux qui avaient besoin de l'aide de la guérilla, mais après, quand on achetait la coca et que c'était moi qui la portais, je ne me rendais pas compte du mauvais côté. J'ai grandi dans une zone de culture de coca et cela me paraissait normal. Maintenant, je pense que la guérilla n'est pas une bonne chose, les principaux idéaux se sont perdus il y a longtemps. Je pense qu'il n'existe plus cette aide au peuple, ils font beaucoup de mal aux gens.

Est-ce que tu as été payé quand tu étais à la guérilla ?

Non, personne n'est payé.

Et les paramilitaires sont payés ?

Oui. Ce que j'ai entendu dire par un des camarades de réinsertion, c'est qu'ils étaient payés entre 600.000 et 800.000 pesos par mois (200 à 260 €).

* * *